

Photo: Françoise Huguier déploie son monde

Dans «Pince-moi, je rêve», exposé à Paris tout l'été, la photographe et voyageuse a rassemblé les images grand format d'un monde qu'elle parcourt depuis toujours.

PHOTO A Paris, l'exposition «Pince-moi, je rêve» offre une sélection d'images glanées par l'artiste voyageuse.

On en pince pour Françoise Huguier

Par **OLIVIER SÉGURET**

Nous disons la Huguier. A *Libération* en tout cas, où la photographe promène sa truffe depuis au moins trente ans. On dit «la», pourquoi? Nul ne sait. Pas du tout comme la Callas : la Huguier n'est pas une diva, même si elle n'est pas non plus le genre dont on pince spontanément les fesses. Pas davantage comme la Pompadour : la Huguier n'est pas de ce monde courtois. Ni comme la Deneuve : elle n'est en rien comédienne. Nous disons la Huguier, parce que c'est comme ça.

La proximité historique de Françoise Huguier avec la rédaction et le service photo de *Libé* ne fait pas d'elle une photoreporter au sens classique du terme. Elle a pratiqué le reportage et mille autres choses, n'en faisant qu'une au fond : de la photo. Mais la fréquentation du journalisme et de l'écrit forme aussi l'un des fils importants de sa carrière, dont elle vient de formaliser elle-même une première sélection très subjective pour la Maison européenne de la photographie. L'une des salles de l'exposition

évoque par exemple *Sur les traces de l'Afrique fantôme*, retour sur le livre qu'elle co-produit à la fin des années 80 avec, aux manettes textuelles, Michel Cressole, autre pilier de ce journal.

RÉALISME RADICAL. Si la biographie personnelle de Françoise Huguier est tendue entre plusieurs caps géographiques, et certains jonchés de récifs redoutables (*lire ci-contre*), l'Afrique en forme certainement un d'essentiel dans sa trajectoire professionnelle. C'est là, et c'est donc dans cette salle en noir et blanc, que cristallise sa prise d'autonomie d'artiste sur le destin. Des jeunes filles seins nus qui scintillent. Une femme que les volutes d'un escalier de terre transforment en ange aux ailes de glaise. Un chameau ineffable. Un instant de tension tendre et sans défaut, mais avec un regret : il manque un très grand tirage, peut-être celui du Touareg nous faisant face, souverain.

Car les grands tirages, trop peu nombreux, sont magnifiques. Ceux des salles «sibériennes», d'un réalisme radical, semblent fabriquer une fiction de secours pour être tolérés à cru. S'est-on réveillé chez Tarkov-

ski? L'agrandissement géant, au pied de l'escalier droit menant à l'expo, d'une photo couleurs presque vibrante tant elle miroite d'humanité, donne aussi la mesure presque abstraite, imaginaire, que peut atteindre un cliché pris sur le vif d'une piscine publique japonaise des années 80. Ne pas rater non plus le portrait gigantesque réinterprétant sous forme déifiée le mythe de l'opulence fellinienne, caché dans l'escalier courbé du rez-de-chaussée.

Mais le plus impressionnant des grands tirages est celui que Françoise Huguier appelle «le Dragon». Au fond d'une pièce sombre, plaquée sur un panneau lumineux, la photo représente une piscine abandonnée, gorgée d'eau croupie et enserrée d'une végétation fabuleuse. Le squelette décrépit d'un plongeur de béton moite veille sur ce vestige colonial, petit Angkor personnel de la photographe.

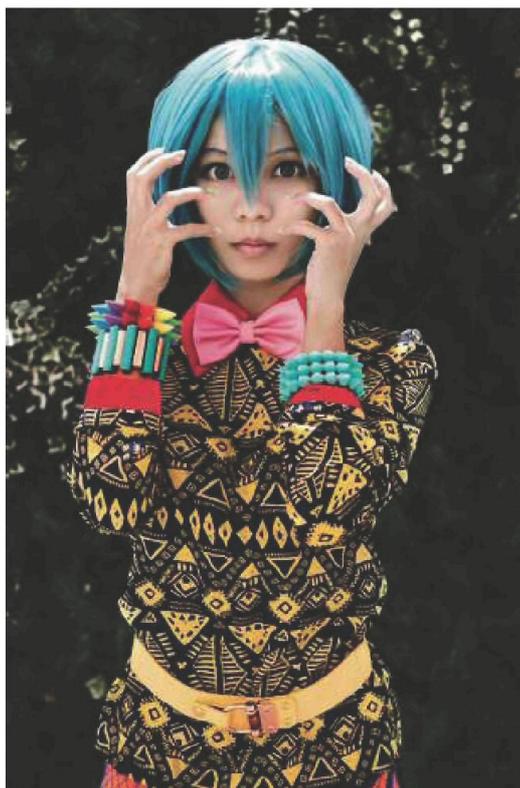
Davantage portraitiste que paysagiste par inclinaison naturelle, Françoise Huguier a tapissé les salles de son exposition des visages du monde tel qu'elle le parcourt infiniment depuis toujours – avec un fort penchant pour la jeunesse, qui est le carburant primaire dont elle se goinfre, et qui forme un autre grand motif de l'expo. Faire connaissance avec des sourires et regards si encourageants serait déjà une bonne chose mais il y a surtout cette impression, une fois observée et saluée cette petite foule : une capacité prodigieuse de Françoise Huguier

à ordonner dans son giron serein le bordel symphonique de la planète. Sa façon d'organiser les choses respecte le chaos mais le pondère par extraction, le soustrait par ruse à la fugacité. Et l'échantillon, souvent, vaut pour le gong qu'il porte, l'idée qu'il donne du grand tout. C'est valable pour l'espace réservé à la mode, plutôt porté sur les détails qu'aurait pu noyer le défilé où sont pris les clichés, et qui firent l'éclat de ses publications dans la presse.

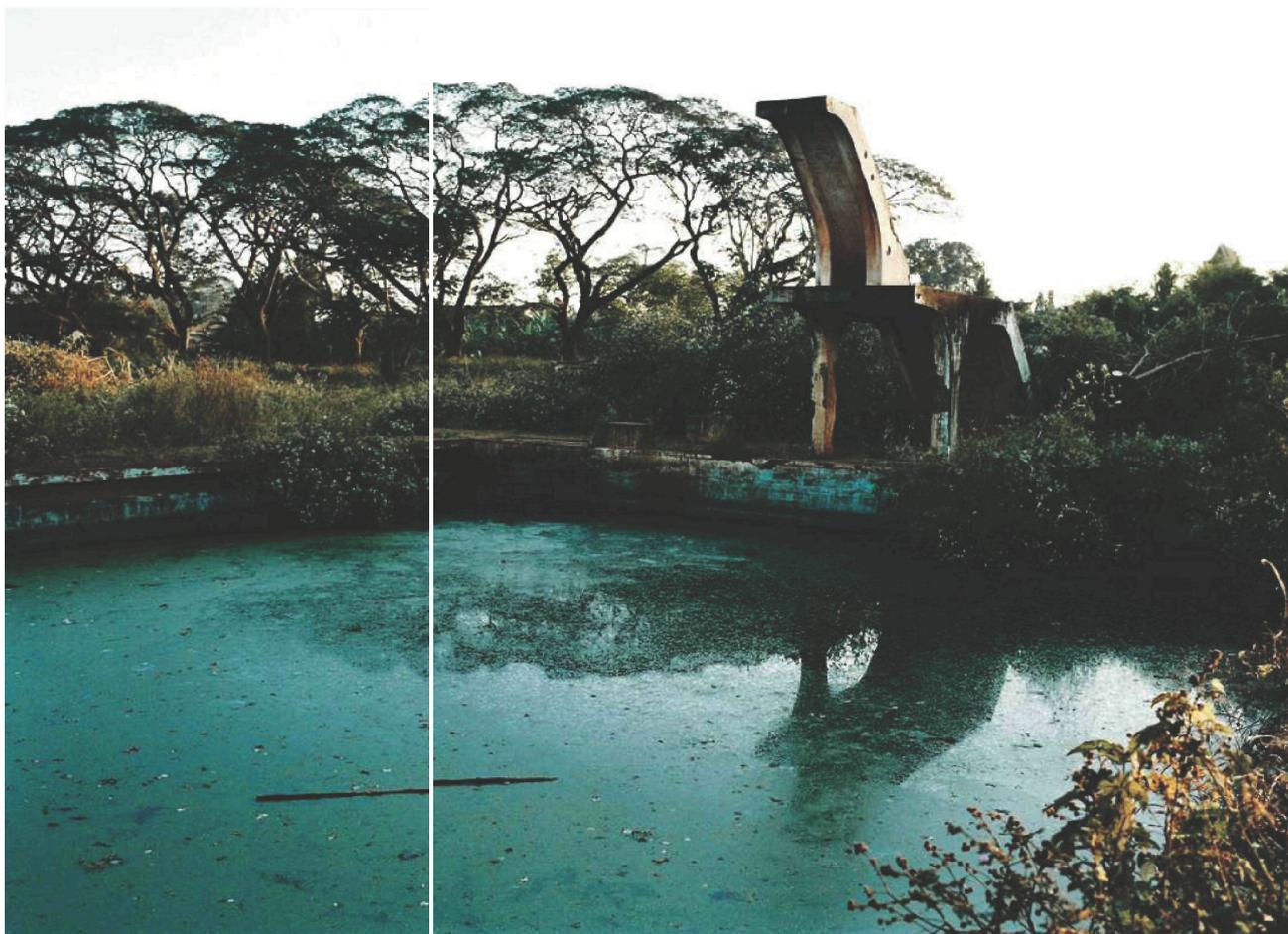
RÊVE D'UN AUTRE. C'est encore plus frappant dans la série consacrée à trois couvents de religieuses colombiennes, réunies dans une petite pièce et qui se fabriquent l'apparence de saintes de chair. Une chapelle? Peut-être : la Huguier, comme souvent les grands voyageurs, vénère sinon les dieux du moins les temples. De l'Indonésie au Japon, de Saint-Petersbourg à Bamako, l'exposition baptisée «Pince-moi, je rêve» donne en effet le sentiment de visiter le rêve d'un autre, remontant vers la source des énergies qui nous irriguent, ou le devraient. *«Il faut que je retourne en Corée du Sud, songeait-elle ce jour de vernissage, c'est là que ça se passe, même pour les jeunes Chinois.»* ◀

PINCE-MOI, JE RÊVE de FRANÇOISE HUGUIER

Maison européenne de la photographie,
5-7, rue de Fourcy, 75004. Jusqu'au 31 août.
Rens. www.mep-fr.org



«K-pop, Kuala Lumpur, Malaisie, 2013».



«Cambodge, Chup, 2004», issu du livre «Quand j'avais huit ans». © JOËL RAYFOIS, L'ÉCOLE ACTUELLE



Dans la région de Pô, Burkina Faso.



«Hijab, Bandung, Indonésie, 2013».

Date : 09/06/2014
Pays : FRANCE
Page(s) : 1-23
Rubrique : Culture
Diffusion : 101616
Périodicité : Quotidien
Surface : 116 %



UN ESPRIT REBELLE

Au doigt et à l'œil : l'expression évoque la complète soumission. Mais Françoise Huguier, la lecture de ce livre l'atteste, n'a jamais obéi qu'à elle-même. C'est avec un mélange d'admiration et d'envie qu'on découvre cette singulière trajectoire de rébellion, impétueuse bien que pleine de bon sens humaniste (le seul qui compte), entamée au Cambodge où, à 8 ans, elle est faite prisonnière avec son frère par le Viêt-minh, qu'elle refusera de quitter car *«tout plutôt que retourner en pension»*. On suit l'héroïne, de retour en France, se comportant en merveilleuse jeune fille indigne, jetant des sorts aux poupées de ses camarades du couvent des Oiseaux, enfilant la minijupe pour aller danser, découvrant le cinéma, l'indépendance, le féminisme, et, enfin, la photographie. Les reportages s'enchaînent : le Japon avec Serge Daney, la mode dans les coulisses de Christian Lacroix, l'Afrique fantôme avec Michel Cressole sur les traces de Michel Leiris... et un long compagnonnage avec *Libération*, qui s'interrompt car *«il est temps pour elle d'apprendre à dire bonjour»*. Une vie traversée au pas de course, *«la liberté entre les dents»*. E.F.-D.

«Au doigt et à l'œil», Sabine Wespieser
éditeur, 253 pp., 20 euros.